

# L'archipel revisité

PIERRE GONDARD

*« Quant à l'image, c'est ce qui manifeste l'idée, quant à la parole c'est ce qui clarifie l'image... pour exprimer jusqu'au bout l'image, rien ne vaut la parole »*

Wang-Pi, philosophe chinois, III<sup>e</sup> siècle.

NOTRE GÉOGRAPHIE s'est constituée sur la représentation d'un monde clos, fini et découpé en États-nations. Ceux-ci constituent le premier niveau d'un pavage (Brunet, 1992) qui se subdivise en circonscriptions emboîtées, strictement hiérarchisées, dont le but premier est le contrôle du territoire, son organisation, sa gestion, son administration, de la région à la commune en France, de la province à la paroisse en Équateur, du département au district au Pérou. Les frontières découpent les territoires à l'intérieur desquels s'exerce l'autorité des États dont la souveraineté est reconnue par leurs voisins et la communauté internationale.

Cette représentation du monde ne correspond plus que partiellement au vécu des individus et des peuples. Quand on se situe au plus près du centre, pour reprendre en partie l'analyse classique et maintenant datée de Samir Amin, peut-être s'en aperçoit-on moins ; l'analyse des espaces du Sud, et plus encore la vie dans ces territoires, nous conduisent à chercher d'autres modèles que ceux-là même qui nous servent encore pour dire notre conception du monde.

L'image de l'archipel est de ces concepts qu'il vaut la peine de revisiter à la suite de John Murra et de Joël Bonnemaïson. Ces deux pionniers ont ouvert des « routes » dont on voit tout l'intérêt dans les travaux qui les suivent. Leurs archipels sont pourtant bien différents.

## L'archipel

Qu'est-ce donc qu'un archipel ? Suivant l'étymologie grecque du mot, l'archipel est d'abord une mer, un espace mouvant et vide, « *la mer principale* » ou « *la première parmi les mers* », c'est-à-dire la mer Égée, une mer parsemée d'îles (Petit Robert). Le glissement s'opère alors facilement de la mer à l'ensemble des amers que sont les îles et îlots, mais c'est l'esprit qui les regroupe en un ensemble cohérent. D'une certaine façon l'observateur crée l'archipel, d'où « *la difficulté fréquente de [sa] délimitation, même avec recours à la base, c'est-à-dire à la continuité du soubassement des îles...* » (Brunet, 1992).

Les dictionnaires géographiques sont pour la plupart discrets sur le thème. Le mot n'ap-

paraît pas dans *Les concepts de la géographie humaine* (Bailly, 1984) et dans l'ouvrage de P. Georges (1970), l'article île note seulement que celles-ci « sont souvent groupées en archipel ». Le *Diccionario de geografía* de Anaya (1986) n'en dit guère plus que le *Petit Robert*... *Les mots de la géographie* (Brunet, 1992) sont plus explicites : « par analogie, on désigne parfois comme archipel un ensemble de lieux formant système mais séparés les uns des autres dans l'étendue : l'archipel de plusieurs étages andins (J. Murra), l'archipel des grandes villes mondiales, l'archipel du goulag ». On remarquera que l'article est co-signé par Brunet, Deler et Bonnemaison... Nous retiendrons donc cette articulation de lieux distants les uns des autres et unis par une relation « qui fait système ». Nous avons également repris le mot pour expliciter le fonctionnement en réseau des cartels de la drogue, de l'armature urbaine péruvienne un temps coupée de son territoire par la violence ou des terroirs défendus par les milices paysannes (Gondard, 1992).

Pour poétique qu'elle soit, la phrase de V. Hugo « *La Seine lentement traîne des archipels de glaçons...* » (citée par le *Petit Robert*) ne relève donc pas de notre intérêt immédiat. Il ne suffit pas que l'observateur regroupe des éléments pour qu'il y ait archipel. Le fonctionnement du regroupement est quant à lui essentiel et, sur ce point, les deux sources que nous allons explorer divergent fondamentalement.

## L'archipel andin

Le texte fondateur du modèle proposé par John Murra s'intitule « *El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas* » (1). Il est publié dans le tome II de la *Visita de la provincia de León de Huanuco en 1562* dont il reprend des éléments dans l'un des cinq exemples de sa démonstration (Murra, 1972). Cet essai a été repris et légèrement remanié par l'auteur pour une deuxième édition dans

*Formaciones económicas y políticas del mundo andino* (Murra, 1975). Ce n'est cependant pas ce document que nous utiliserons mais bien un commentaire critique de l'auteur qui résume sa pensée dans un très court texte « *Los límites y las limitaciones del "Archipiélago" vertical en los Andes* » (Murra, 1976). Nous traduisons quelques extraits des quatre premiers points :

1. « Chaque ethnies s'efforçait de contrôler un maximum d'étages et de niches écologiques pour profiter des ressources qui, dans les conditions andines, ne pouvaient être produites que là. Les ethnies les plus grandes, comme les Lupaqa, pouvaient étendre leur pouvoir simultanément sur les oasis de Ilo, Moquegua ou Lluta, mais aussi sur des champs de coca dans les vallées tropicales (yungas) de La Paz, qui étaient à de nombreux jours de marche du centre (núcleo) de pouvoir, d'élevage et de production de l'alimentation de base, localisé sur les rives du lac »

2. « Bien que le gros de la population restât sur l'Altiplano, l'autorité ethnique entretenait des colonies permanentes installées en périphérie pour contrôler les ressources éloignées. Ces "îles" ethniques, séparées physiquement de leur centre mais maintenant avec lui un contact social et un trafic continu, formaient un archipel, un modèle d'installation typiquement andin... ».

3. « Les relations qui existaient entre le centre et l'île périphérique étaient de celles qu'en anthropologie économique on appelle de "réciprocité et de redistribution". Ce qui veut dire que les unités

---

1. Le titre original est « *El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas* ». Ce fut d'abord « une conférence présentée à Mexico en 1972 » (Morlon, 1996). La version de 1975, plus facile à trouver est devenue l'un des grands classiques de l'anthropologie économique andine. Le modèle s'applique davantage aux Andes centrales, celles du sud du Pérou et de Bolivie. En Équateur, F. Salomon a proposé l'expression de « micro verticalité ». L'essentiel du texte de Murra de 1975 est proposé en français par P. Morlon dans *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes*. INRA, Paris, 1996.

domestiques exclusivement spécialisées dans l'élevage des camélidés dans la puna, dans la culture du maïs ou au ramassage du guano sur la côte, au travail du bois ou à la récolte de la coca dans les yungas, "ne perdaient pas" (souligné par l'auteur) leurs droits sur les terrains de production des tubercules et de quinoa (*Chenopodium quinoa* et tubercules andins sont des cultures de l'étage froid, celui du centre)... Bien que vivant et travaillant loin du lac, les habitants des "îles" périphériques faisaient partie d'un même univers que ceux du centre et partageaient une seule organisation sociale et économique ».

4. « Un autre caractère inattendu des îles périphériques : fréquemment celles-ci étaient partagées par plusieurs groupes originaires de l'Altiplano... Plusieurs centres durent partager les ressources d'une vallée, d'une zone cultivée en coca... » (2).

Voilà donc, à partir de l'exemple des Lupaqa, les éléments fondamentaux du modèle : l'accès à la diversité écologique se fait sur de très longues distances, depuis les rives du lac Titicaca, où est installé le centre, jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, à l'ouest, et aux vallées chaudes et humides du département de La Paz, à l'est, soit de 800 à 1 000 km entre les points extrêmes, des dizaines de jours de marche et des dénivelés de l'ordre de 4 500 m, sans compter le franchissement des cols. Entre les zones effectivement occupées par les Lupaqa s'étendent de très vastes espaces peuplés par d'autres groupes ethniques ou simplement vides d'hommes. Ce territoire est maintenant partagé entre le Pérou, la Bolivie et le Chili.

Ce n'est pas seulement pour ceux qui sont moins familiers de l'espace andin que nous soulignons l'éclatement, l'articulation et la distance. Il semble en effet réducteur de limiter le modèle à la simple complémentarité

écologique de milieux voisins, d'étages proches sur un versant. *Mutatis mutandis* il n'y aurait là rien de bien spécifique. Les agronomes romains conseillaient déjà l'installation des villas près des lignes de sources, sur le flanc des coteaux, l'affectation du fond de vallée aux prairies et du plateau aux céréales. N'importe quel paysan au monde, qu'il soit andin, malgache, africain ou européen, sait tirer parti des différents terroirs de son finage. L'originalité andine tient à l'organisation officielle, structurée sur de grands espaces. Le système fonctionnait grâce à des « expatriés » qui, résidant au loin, n'en conservaient pas moins un contact « permanent » avec le centre qu'ils alimentaient en ressources rares et où ils conservaient leurs droits d'origine. L'archipel se constituait bien dans la liaison et les flux entre les îles et le centre.

Il était structurellement très stable, parce qu'il répondait à de réels besoins, bien au delà des aspects géopolitiques qui ont pu être mis en avant. Murra (1976) rapporte l'exemple des Lupaqa de la vallée de Sama sur lesquels, en 1661, soit plus d'un siècle après la colonisation espagnole, les autorités d'Arica (nord du Chili actuel) voulaient exercer une autorité territoriale locale alors que ceux-ci protestaient et se déclaraient toujours « migrants » (*mitimaes*) de Chucuito (sur le lac Titicaca).

A.M. Brougère (1980) a montré que la communauté de Sibayo envoyait encore des émissaires du groupe, de la haute vallée du Colca jusque sur la côte Pacifique entre Mollendo et Quilca, pour ramasser et sécher le *qochayuyu* qui est une algue marine comestible. L'expédition était annuelle et durait plusieurs mois. Ces éleveurs des punas supérieures à 4 000 m d'altitude ramenaient ainsi la réserve d'iode annuelle qui éviterait le goitre à tout le groupe. Les quinze jours de marche sont maintenant couverts en bus et camions... et les convois de lamas ne paissent plus sur les *lomas* (pâturages saisonniers dus aux conden-

2. Le phénomène est en effet commun pour les ressources rares comme la coca ou le sel; nous l'avons montré dans l'analyse de la vallée du Chota (nord de l'Équateur), au xv<sup>e</sup> siècle.

sations de brouillards côtiers) dont les habitants leur réservaient la jouissance, reconnaissant ainsi leurs droits séculaires.

Murra utilise le terme de colonies pour caractériser ces peuplements lointains, généralement permanents, fondés pour une exploitation de ressources complémentaires. Pour en expliciter le fonctionnement, il retient le modèle de centre et périphérie qui s'impose dans les années soixante à soixante-dix. Peut-être faudrait-il nuancer cette « colonisation » mais le système fonctionne bien à partir d'un « centre » où est effectivement localisé l'essentiel du groupe. On notera que le terme espagnol est plus fort, puisqu'il s'agit littéralement du noyau (*núcleo*) autour duquel gravitent les électrons.

### L'archipel mélanésien

Dans sa thèse (1986a) comme dans la magnifique vulgarisation de sa recherche, *La dernière île* (1986b), Joël Bonnemaïson fait œuvre culturaliste : « *Les mythes de Tanna fondent une vision du monde autant qu'ils portent la mémoire de l'île* (3). » Il les explore pour comprendre l'organisation de la société et sa conception du temps et de l'espace. « *Une société sans État et apparemment égalitaire résume en peu de mots l'impression de Cook lorsqu'il aborde l'île en 1774.* » Qu'en disent ces mythes patiemment décortiqués et « appris avec les pieds » en parcourant leur géographie, au cours d'un long compagnonnage avec ceux qui savent ?

« *Chaque mythe crée ainsi, à partir d'un maillage de lieux, un territoire magique qui en retour donne au mythe une réalité charnelle qui le rend proche et constamment présent... Le mythe construit le territoire... En cheminant dans l'espace, les traditions font surgir des grappes de noms de lieux. Chaque grand cycle mythique peut être*

*considéré comme une "route" avec un point de départ et une série de lieux forts qui sont autant de relais dans sa propagation... Ces lieux magiques, pierres et aires sacrées, ... forment un réseau dense de lieux égrenés de part et d'autre des grandes routes de la Coutume... Ces pierres-lieux tissent une sorte de filet à mailles plus ou moins denses, qui traverse toute l'île... Le point de départ est toujours le plus important, ... c'est la "stamba" (de l'anglais stump, la souche ou le fondement de l'arbre)... Celui qui est à la "souche" d'un pouvoir est en effet seulement le fondateur d'une relation qui se poursuit ensuite librement dans l'espace. Chaque maille du réseau est tout aussi indispensable pour que la relation puisse se continuer et chacune constitue en soi une sphère d'autonomie ».*

« *En répartissant leur pouvoir dans les lieux multiples... les hommes ont volontairement détruit toute forme possible de pouvoir central. L'évocation de la société de Tanna confirme dans une certaine mesure la première impression de Cook et de ses compagnons lorsqu'ils décrivent Tanna comme une "société sans chef". Les hommes... sont en effet libres et pratiquement égaux : chacun dans la mesure où il dispose d'un lieu d'origine auquel se référer, possède un nom, une parcelle de pouvoir et dès lors une dignité qui le rend complémentaire de ses alliés ».*

« *Les pirogues (les groupes humains) sont égales, les hommes complémentaires les uns des autres : la seule structure de relation qui les réunit est celle de la dimension horizontale de l'échange. Tout ce qui est reçu doit être rendu dans les mêmes termes... au fond c'est un comportement de type potlach... ».* Dans ses travaux sur l'archipel des Trobriand, Malinowski a aussi souligné ces échanges fondateurs.

En analysant les processus de guerre (ou encore le rôle des grands hommes et la place des chefs), J. Bonnemaïson confirme le jeu essentiel des réseaux. La guerre s'organise dans une relation d'alliance. Elle ne s'exerce pas entre les voisins immédiats qui sont à l'origine du conflit, mais par l'entremise de groupes alliés

3. Cette citation et toutes les suivantes sont reprises de *La dernière île*.

distants. La « guerre volée », qui ne respecte plus de règles, ni sociales ni culturelles, fait voler la société en éclats.

« L'identité des habitants s'hérite par les lieux qui les enrachent mais ces lieux n'existent que par les routes qui relient à un plus grand espace... Les hommes de Tanna se perçoivent comme des éclats isolés dans un monde brisé... En choisissant leur "skul" (école = église), les Mélanésiens estimaient s'investir dans un plus vaste système d'alliance "politique". Ce sont des éléments comparables que l'on retrouve dans le nouveau mythe et la nouvelle religion des John Frum. Retour à la Coutume et ouverture, en attente, sur l'extérieur... Le réseau local s'enclasse dans un réseau plus vaste rompant la solitude et permettant la sortie de l'île ».

« Dans la vision politique des coutumiers, la nation n'est pas un système territorial classique, un "pré carré" organisé par un État et borné par des frontières, c'est une chaîne à maille souple, nouée par des réseaux d'alliances et structurée par un espace réticulé de routes et de nexus de lieux. Pour la coutume, la nation est une pirogue qui circule librement... C'est parce qu'un ensemble de groupes égaux et complémentaires s'enchaînent les uns aux autres que la pirogue de l'alliance peut librement circuler. Ce n'est donc pas un centre qui est nécessaire à la pirogue mais le consensus de tous les points égaux qui se trouvent sur le trajet. Si tel n'est pas le cas l'espace social se pulvérise... Personne ne saurait édicter de loi pour les autres, aucun groupe ne saurait occuper l'un le centre, l'autre une périphérie ; tous sont complémentaires, solidaires, nécessaires et égaux... le contrat social mélanésien implique que tous soient égaux et à la limite que tous soient des mêmes ».

« Le territoire de l'île est une mer que l'on ne possède pas mais qu'on parcourt. Les lieux sont des grappes d'îles égrenées le long des routes de la pirogue ; chaque territoire est un archipel entouré de terre et de mer... On comprend que cet espace "anarchique" se construise dans une dimension espace-temps qui ne s'accorde que malaisément avec les conceptions de l'État-nation moderne ».

On mesure aussi toute la différence de conception entre cette forme d'archipel et celle présentée comme modèle andin par J. Murra. Le modèle sud américain est pour nous plus simple d'accès ; il organise le territoire selon des relations d'autorité et de hiérarchie des espaces et des hommes, qui nous sont familières. Il permet aussi de magnifier le rôle fédérateur puis dominateur des grands empires qui ont un temps organisé les sociétés andines, ceux que C. Troll appelait tout simplement les « sociétés supérieures »... (1931-1958). Ces deux modèles peuvent-ils nous aider à penser le monde et peuvent-ils rendre compte des nouvelles relations d'interdépendance qui se mettent en place ?

### Archipel et globalisation

L'histoire du développement (4), conçu comme une transformation accélérée des sociétés et des systèmes de production, a été écrite dans le cadre des États-nations. C'est encore dans ce cadre que sont pensés les projets de développement et que l'on parlait il y a peu de temps encore d'« indépendance alimentaire » ou de « développement autocentré ». La politique macro-économique keynésienne se pense et s'applique à l'intérieur des frontières nationales, comme s'il s'agissait d'un isolat. Or on le sait bien, il n'y a plus d'isolats, s'il y en eût jamais (Gondard, 1990). Ce n'est cependant pas seulement notre regard qui change (Antheaume *et al.*, 1987). Le « système monde », et l'archipel des mégapoles de la côte est des États-Unis, de l'Europe occidentale et de l'Asie qui le dirige, fonctionnent essentiellement sur les réseaux (Dollfus, 1997). Les interrelations sont de plus en plus nombreuses et fortes. Les États répondent en formant des blocs régionaux dans lesquels s'exprime la

4. Les paragraphes qui suivent s'inscrivent dans les réflexions communes du groupe de recherche Orellana (Orstom).

volonté de coordonner les politiques pour se positionner avec avantages comparatifs sur la scène internationale.

Peut-on encore penser le développement à l'échelle nationale quand le pouvoir est de plus en plus situé à l'extérieur des frontières ? On connaît l'exemple des firmes automobiles qui éclatent leur production entre plusieurs pays pour réaliser, à la fin, l'assemblage au plus près du marché. Le Pérou est, après la Chine, le deuxième producteur et exportateur d'asperges. Comme l'Équateur et la Colombie pour les fleurs, le Chili pour les fruits, il se situe sur le créneau d'un produit recherché et approvisionne le Nord à contre saison. Les marchés sont aux États-Unis, au Canada et dans les différents pays européens. Ces circuits d'échanges n'ont que peu à voir avec les États-nations. Ils créent de nouveaux ensembles dont les îles dispersées sont coordonnées par la politique des entreprises. L'archipel est le modèle général qui permet le mieux d'en rendre compte, articulant ainsi de nombreux lieux qui font système entre eux.

La nature de ces échanges est-elle ou sera-t-elle toujours de type exclusivement « colonial » comme on le saisit dans le constat dressé par J. Murra et à partir de l'expérience que nous avons du fonctionnement de l'économie mondiale, ou est-il exagérément utopique de souhaiter un échange qui s'apparente au don et contre-don, à la circulation des biens dans des réseaux de lieux complémentaires et égalitaires comme dans l'archipel « découvert » par J. Bonnemaison ?

L'analyse de J. Murra peut sans doute s'éclairer différemment, sans forcer la réalité des faits qu'il étudie et que d'autres ont confirmé après lui, si au lieu de parler de complémentarité d'un maximum d'étages écologiques au profit du seul centre, on parle de complémentarité des îles entre lesquelles circulent les ressources

nécessaires à l'approvisionnement et à l'équilibre de l'ensemble. Par ailleurs les « colonies » de peuplement et d'exploitation qui assuraient le nécessaire approvisionnement de l'ensemble du groupe n'étaient pas forcément exclusives. Certaines îles pouvaient être partagées entre divers groupes dans un accès pluriel à une ressource commune. Murra l'a souligné. On le connaît aussi pour l'échange (*rescate*) de la coca dans la vallée du Chota au nord de l'Équateur : des spécialistes du troc (*mercader*) venaient depuis Sigchos à plus de 200 km au sud et les Pastos descendaient des prairies du nord avec de la viande séchée ; ils se retrouvaient, cultivaient et échangeaient la ressource rare de ce territoire contrôlé par les Caras (Gondard et Lopez, 1983). L'appropriation territoriale et identitaire n'exclut donc pas l'échange et l'enjeu réside bien dans le fonctionnement du modèle, c'est-à-dire dans le type de relation entre les lieux, qui reflète le type de relation entre les sociétés. Le modèle de l'archipel montre que celui-ci n'est pas « nécessairement » inégal.

L'archipel dit à la fois la fondation du lieu et la nécessité de la relation. C'est donc par un autre extrait de *La dernière île* que nous concluons ces lignes : « *Le destin de l'homme est de se réaliser sur place, en plongeant ses racines dans la profondeur de la terre et en poussant ses frondaisons vers le ciel. L'arbre est la métaphore de l'homme, comme la pirogue est la métaphore du groupe. Chacune des petites sociétés de Tanna est une pirogue, faite du bois de l'arbre, structure mobile avec ses routes, ses ports et ses réseaux... Hors de leurs lieux et privés de "routes", les "hommes-flotants" sont dépourvus d'identité. Ce sont des ombres qui ne peuvent exister "qu'au nom" de ceux qui tiennent le territoire* » (Bonnemaison, 1986).

**BIBLIOGRAPHIE**

- Anaya, 1986. *Dictionnaire de géographie*. Madrid, 478 p.
- Antheaume (B.), Delaunay (D.), Portais (M.), 1987. L'abeille et l'araignée. *Espace et territoire*, Bull. n° 7, dépt H, Orstom : 3-6.
- Bailly (A.), 1984. *Les concepts de la géographie humaine*. Masson, Paris, 204 p.
- Bonnemaison (J.), 1986a. *Les fondements d'une identité : territoire et société dans l'archipel de Vanuatu*. Tome I : *L'arbre et la pirogue*; tome II : *Les Hommes-lieux et les Hommes-flottants*. Orstom, Paris, 540 + 618 p.
- Bonnemaison (J.), 1986b. *La dernière île*. Arlea, Orstom, Paris, 405 p.
- Brougère (A.M.), 1980. *Traditions, changements et écologie dans des communautés paysannes andines*. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Paris X Nanterre – EHESS, 347 p.
- Brunet (R.), Ferras (R.), Théry (H.), 1992. *Les mots de la géographie, Dictionnaire critique*. RECLUS, Doc. Française, Paris, 470 p.
- Dollfus (O.), 1997. *La Mondialisation*. Presses de sciences Po, 167 p.
- Gondard (P.), 1990. Territoire éclaté, espace réticulé. In *Affiches de la géographie*, MRT, Paris : 12-14.
- Gondard (P.), 1992. « L'archipel péruvien, des îles dans la tempête ». *Chroniques du Sud*, n° 8, Orstom, Paris : 80-84.
- Gondard (P.), Lopez (F.), 1983. *Inventario arqueológico preliminar de los Andes septentrionales del Ecuador*. MAG, Orstom, Museo del Banco Central, Quito, 274 p.
- Murra (J.), 1972. « El Control Vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas ». In *Visita de la provincia de León de Huánuco en 1562*, tome II : 427-476.
- Murra (J.), 1975. « El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas (1972) ». In *Formaciones económicas y políticas del mundo andino* : 59-115
- Murra (J.), 1976. « Los límites y las limitaciones del Archipiélago vertical, en los Andes ». In *Homenaje al dr. Gustavo Le Paige*. SJ, Universidad del Norte, Chili : 141-146.
- Morlon (P.), 1996. *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes Centrales (Pérou, Bolivie)*. INRA, Paris.
- Morlon (P.), 1996. *Comprendre la agricultura campesina en los Andes Centrales, Perú, Bolivia*. CBC/IFEA, Lima, 498 p.
- Troll (C.), 1931. *Die geographische Grundlagen der andinen Kulturen und Inkareiches*. Ibero-amerikanisches Archiv. T. 5.
- Troll (C.), 1958. « Las culturas superiores andinas y el medio geográfico ». *Rev. del instituto de geografía*, Univ. Nacional Mayor de San Marcos, Lima, n° 5.

